

« Un mot sans l'autre » Lili Frikh Dialogue avec Philippe Bouret

Bernard Ellert

L'un des interlocuteurs de ce livre, Philippe Bouret, m'a demandé d'en rédiger une chronique. Exercice tout nouveau pour moi, j'ai plutôt écrit sur de la musique, jamais sur des écrivains. Mais je lui devais bien ça, j'admire ses livres, surtout « Ligne de fond », que j'avais lu avec passion et émerveillement.

J'attendais beaucoup de ces dialogues, je n'avais aucune connaissance du travail de Lili Frikh au moment de ma lecture. Je l'ai lu en trois fois sur deux jours. Il m'est arrivé deux choses inédites à propos de cet ouvrage, j'ai interrompu, pour l'entamer, la lecture d'un livre vital (pour moi) : Bleu Bacon de Yannick Haenel, un auteur qui m'est précieux, et, en parcourant : un mot sans l'autre, je me suis surpris à l'annoter, à surligner certains passages, ce que je déteste faire. Ce livre, d'un certain point de vue, dépasse les bornes, ce n'est pas vraiment un dialogue puisque l'un des protagonistes envahit pratiquement tout l'espace des pages. L'autre, loin d'être absent, pars sa seule présence, son écoute rigoureuse, ses interventions minimalistes, prend la posture d'une sorte de garant (subjugué) que le flot de paroles puisse s'écouler sans aucune contrainte, développant ses propres rythmes en toute liberté.

Lili Frikh m'a agacé, énervé même, elle a provoqué de la colère en moi, où peut-être ce n'était pas de la colère mais elle a bousculé mon corps, au point que ma compagne l'a tout de suite remarqué. Elle a chamboulé ma tête aussi, j'étais traversé de sentiments contradictoires, irrité et fasciné. Ces variations sur l'oral, l'oralité, ces nuances entre la voix et la parole, entre le dire et l'écriture, entre les mots et le langage, entre l'incarnation des mots et la langue... Elle démarre au quart de tour, les mots affluent, ils sont affirmatifs, ils peuvent se répéter, amplifier leur sens, ils semblent creuser un sol indéfinissable, ils ont du poids, elle tient à ce qu'ils soient chargés de toute leur densité, elle dira plus tard dans le texte qu'ils doivent aller jusqu'au bout, qu'ils doivent violer ! Elle ne cherche pas la forme, elle se méfie des livres, du papier des livres, elle privilégie la parole, la voix haute, le souffle, elle veut dire l'avant des mots, la souche de l'indicible, on sent qu'elle revendique le cri logé dans chaque mot, une nécessité furieuse. Ça m'évoque les bruits du corps dont tentait de décrire Bernard Noël, Artaud, évidemment, forant dans les mots pour saisir pleinement la quintessence de la pensée, sa matérialité. Mais Lili

Frikh se veut loin des livres, du savoir, des théories, même si on pressent qu'elle est passée par là. Elle cherche à partir d'un impossible, d'un impossible à dire à travers les mots, en fait elle ne cherche pas, elle sait qu'il y a quelque chose en elle qui veut s'exprimer, depuis l'enfance, dans le vide, dans le vide répète t'elle, elle fait allusion au mal de vivre, à la souffrance, mais aussitôt elle semble corriger cette assertion et fait l'éloge de l'amour. Elle se dit amoureuse pas poète, elle dit jouissance elle dit plaisir, elle a aimé les livres de Joé Bousquet (je pourrais l'aimer juste pour ça) elle aime Duras, Bacon et d'autres. Quand elle parle de douleur c'est surtout à propos des déshérités, des prisonniers, des torturés, des démunis de tout, qui sont partout. A ceux qui n'ont pas les mots, ou alors enfouis trop profondément en eux, avec la certitude qu'ils ne seront pas entendus. Elle dit son besoin d'être entendue, elle remercie Philippe Bouret de son écoute, de ses interruptions à point venu comme pour la laisser respirer un peu. Elle dit que les mots doivent sauver, elle dit qu'il faut prendre des risques, écrire à voix haute, elle n'hésite pas à vilipender littérateurs et poètes divertissants, elle met la barre très haute, ça peut agacer cette sorte de manifeste, ces changements de ton, ces contradictions qui s'épousent, ou qui se neutralisent. On comprend l'admiration que lui voue Philippe Bouret, elle semble vouloir renouveler la parole poétique, la faire surgir hors des sentiers battus, redonner aux mots leur incandescence première. Parole qui veut se dire, avec tout le corps, avec une impulsion à tenir qui est au cœur de chaque être, parole sur un fil, au bord d'un précipice, à la fois du plus loin de soi comme à l'intime de soi... Quand elle approche de cette contrée d'avant les mots, là où les mots puisent leur ferveur, leur brûlante sincérité, elle se sent comme un terroriste n'a-t-elle pas peur de dire, beaucoup de violence dans ses longues confessions, de folles convictions à la recherche d'un salut, beaucoup d'attention à l'autre malgré les apparences, beaucoup de douceur en fait. Si colère il y a, invectives contre la marchandisation de tout, et même du langage, c'est de l'ordre de la résistance, de l'insoumission, elle ne veut pas céder sur l'essentiel, il y a injonction à lutter, tenir pour ne pas s'effondrer, les mots sont ses armes, revivifiés, lavés, débarrassés de toute velléité fonctionnelle ou apaisante. C'est aussi contre elle que sa colère s'amplifie, elle est pudique sur son enfance, qu'on imagine compliquée, elle refusait les cases, les cadres rigides, elle était consciente très tôt qu'elle devait rester intraitable sur l'élan mystérieux qui l'animait au fond de ses entrailles. Elle va jusqu'à décrire une force animale, un noyau irrépressible qu'elle nomme la bête. L'anecdote autour de la virgule et de la

maitresse est très révélatrice de l'attitude « petite peste » qui devait en énerver certains.

Ces dialogues m'ont déstabilisé évidemment, mais galvanisés, depuis six jours je ressens plus d'intensité dans chacune de mes activités, c'est comme le coup de bâton en zazen, entre cou et épaule, un point précis, qui nous sort de notre torpeur, qui nous stimule à nouveau. J'ai repris la lecture du livre sur Bacon et je tombe sur ce rappel de Leiris qui assimile la corne du taureau à l'emblème de la vraie littérature. Je remercie les deux auteurs d' « Un mot sans l'autre » pour ce rappel salutaire, dans notre monde de communicants exsangues, que la poésie n'est pas sans risque, qu'elle peut briller de feux infalsifiables.

Pas mal de petites phrases fulgurantes parsèment les envolées de Lili Frikh, on pourrait les citer mais ce serait amoindrir l'intention de son dire, la force de cette parole git dans son flux, dans son entêtement à aller toujours plus loin, dans ses tâtonnements impitoyables pour faire sonner les mots, les marteler par un engagement total de sa personne.

Multiplicité de mots qui font mouche que je ne peux pas tous invoquer : silence, vertige, imprononçable, enjeu, aveugle, mourir, vivre, incarnation, corps, debout, inconnu, suspension, respirer, noir, innocence, vigilance, gueule, visage, chair, peau, présence, otage... Un jour elle sera devant moi et je verrai ses mots sortir de sa bouche, j'entendrai ses mots et leurs silences, j'entendrai son souffle et je la verrai debout, je reconnaitrais la voix que Philippe Bouret m'aura fait découvrir dans le papier d'un livre : « Un mot sans l'autre », livre que j'ai reçu comme un salut !

Bernard Ellert